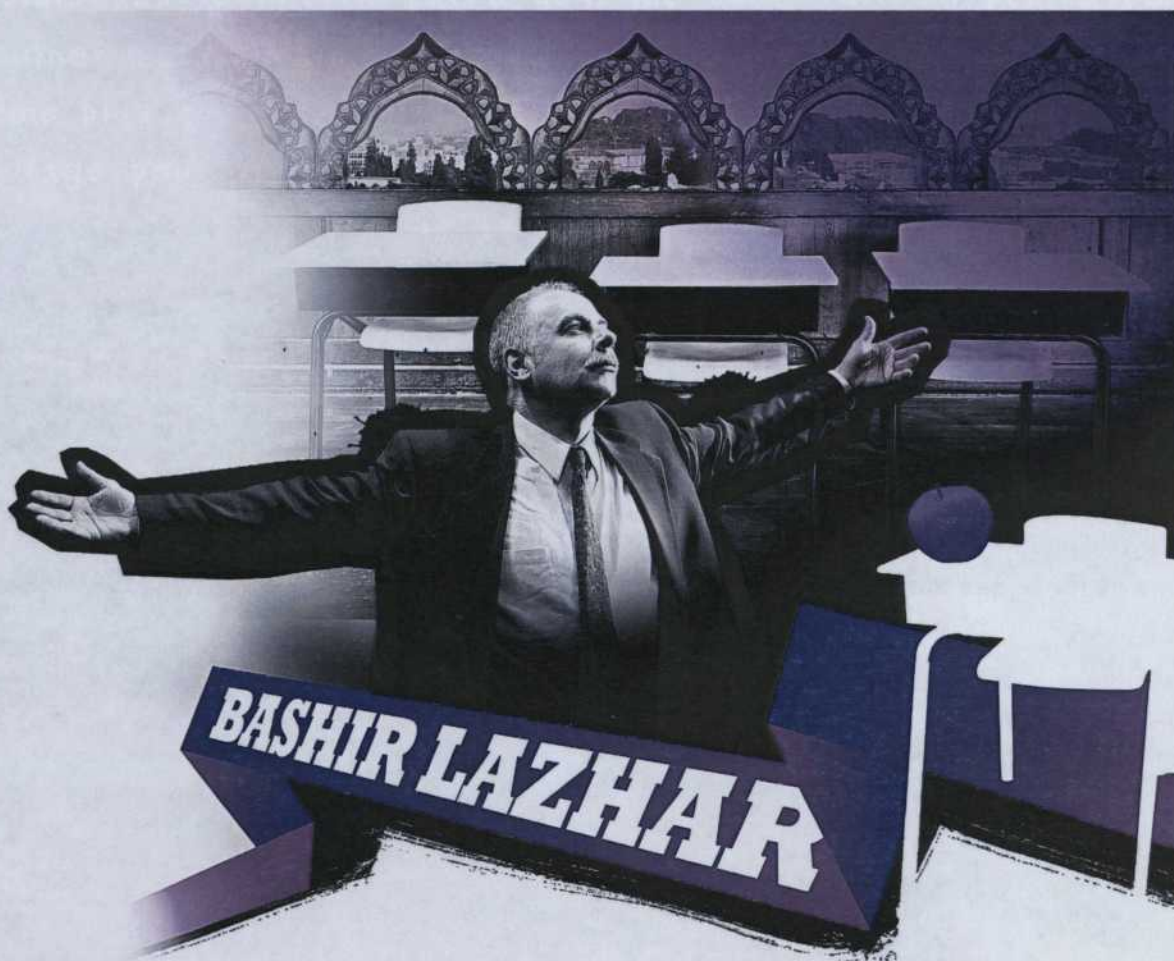


UNE SAISON DE RÊVE

THÉÂTRE PÉRISCOPE



BASHIR LAZHAR

Au Théâtre PÉRISCOPE
Du 10 au 14 novembre 2009

production et codiffusion :

Théâtre d'Aujourd'hui



En vente 2\$

CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT

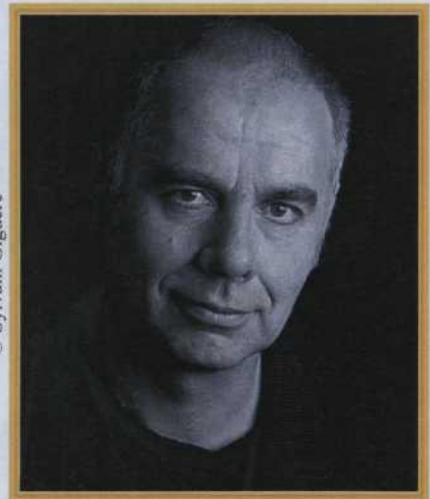
BASHIR LAZHAR

Résumé

Bashir est immigrant, il est au Québec depuis peu et cherche à obtenir le statut de réfugié politique afin de sauver sa femme et ses enfants du climat hostile qui règne chez lui. Contre toute attente, il est embauché comme remplaçant dans une classe de 6^e année. Le contexte scolaire est difficile, les enfants sont déstabilisés par le départ inattendu de leur institutrice et la direction a ses exigences. Sa situation personnelle et politique n'est pas plus aisée, il rencontre plusieurs embûches à la réalisation de son rêve. Malgré tout, il transmet aux enfants ses connaissances et ses valeurs, forgées par le courage et l'espoir d'une vie meilleure. Le laissera-t-on effacer le tableau noir de ses mauvais souvenirs et tout recommencer?

Cette pièce de l'auteure Évelyne de la Chenelière s'interroge sur l'accueil que l'on réserve aux immigrants et sur l'éducation. Acclamée à travers le Québec, cette touchante histoire suscite de nourrissantes discussions partout sur son passage.

Interprète



© Sylvain Giguère

Denis Gravereaux

TEXTE

Evelyne de la Chenelière

MISE EN SCÈNE

Daniel Brière

ENVIRONNEMENT SONORE

Danny Braün

INTERPRÉTATION

Denis Gravereaux

DÉCOR

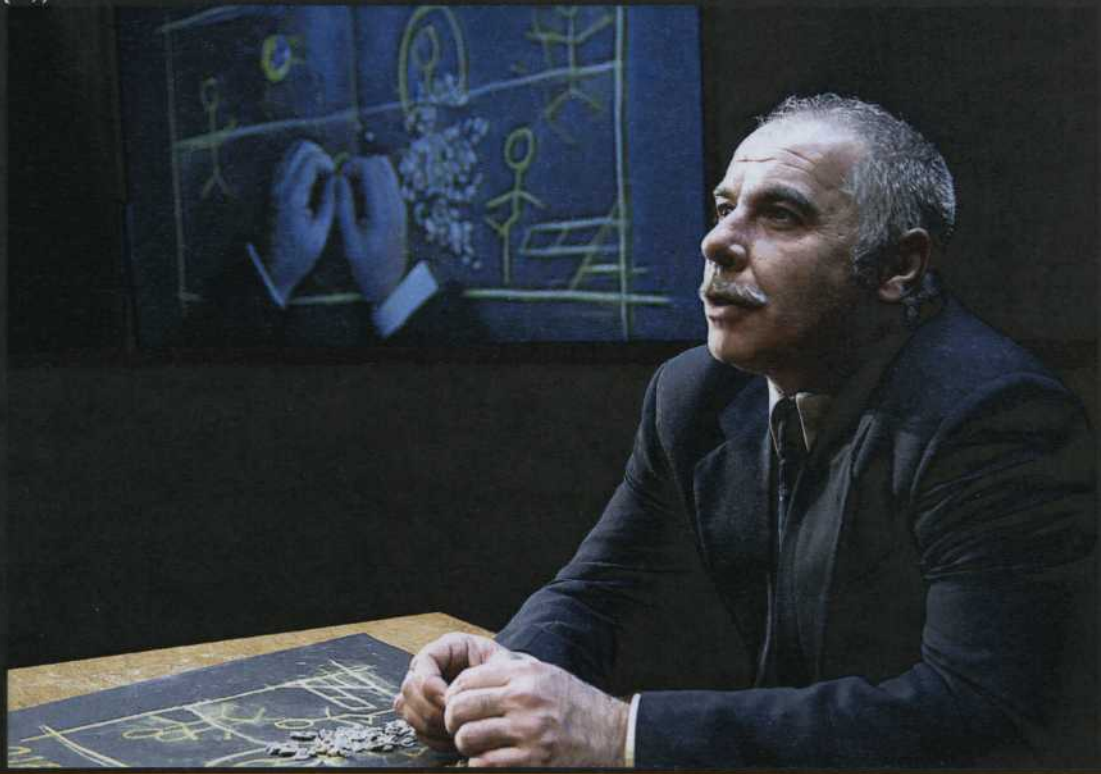
Dum-Keltoum Belkassi

LUMIÈRES

Nicolas Descôteaux

EXTRAIT DU TEXTE

« Un jour je nourrissais les pigeons et il y en avait un avec une seule patte, il lui manquait une patte et ça lui donnait l'air idiot, et je ne voulais pas le nourrir parce qu'il me dégoûtait un peu, avec son moignon mauve, ma mère m'a dit de le nourrir, lui aussi, et peut-être même plus que les autres, parce qu'il avait besoin de beaucoup de courage pour vivre. D'ailleurs on a toujours fait allusion à mon courage, dont je pourrais avoir besoin un de ces jours, et que je fasse bien attention de ne pas ranger mon courage trop loin au cas où j'en aurais besoin. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça peut-être pour que vous vous parliez toujours avec une extrême tendresse. »



© Valérie Remise

extrait tiré de :

DE LA CHENELIERE, Evelyne. *Au bout du fil/ Bashir Lazhar*, Éditions théâtrales, 2003.

Entrevue avec Evelyne de la Chenelière, réalisée par Paul Lefebvre

retranscription de la baladodiffusion du 20 mars 2008
du Théâtre français au Centre national des arts du Canada



© Isabelle Zimmer

PAUL LEFEBVRE : Tu as commencé tranquillement à écrire *Bashir Lazhar* en 1999, donc avant les événements du 11 septembre. La pièce a été publiée en 2003, mais elle n'a été produite à la scène qu'en 2007. Quel a été ce long voyage et pourquoi le personnage a-t-il pris tant de temps à se préciser?

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE : Il y a toutes sortes de raisons qui ont créé ce chemin d'écriture de *Bashir Lazhar*. D'une part, ça a été un long processus parce qu'il a bénéficié de beaucoup de recherches. J'avais envie, évidemment, de bien connaître ce que j'allais aborder. Contrairement à d'autres textes qui étaient plus intuitifs, c'était un exercice qui consistait à faire une recherche assez précise et élaborée, mais aussi à se défaire de cette recherche pour pouvoir écrire une histoire et non pas une thèse sur l'immigration au Canada!

P.L. : Tes recherches ont-elles principalement porté sur l'immigration, sur l'Algérie, ou sur le système scolaire ?

E.D.C. : Fondamentalement sur l'immigration en général, et ensuite plus précisément sur toutes les démarches que doit faire un demandeur de statut de réfugié politique pour éventuellement obtenir, ou non, ce statut au Canada et au Québec.

P.L. : Pourtant, il y a seulement deux scènes dans la pièce qui concernent ça...

E.D.C. : Oui, c'est vrai, il y a celle où Bashir fait une demande auprès d'un commissaire à l'immigration et aussi celle auprès de l'avocat responsable de son dossier. Même au-delà de ces scènes très précises, je ne me serais pas accordé le droit d'aborder ce sujet sans me sentir assez solide par rapport à tout ce qui est factuel. Après, ça m'a donné la liberté de plonger dans ma dramaturgie à moi, dans ma façon de raconter une histoire et de faire vivre ce personnage.

P. L. : Bashir Lazhar est un personnage qui est extraordinairement réel, tellement qu'on ne le voit pas comme personnage, mais comme une personne. Quand est-il né, avant ou après la recherche? S'est-il d'abord appelé Nuyen, a-t-il porté d'autres noms?

E.D.C. : Il n'a pas porté d'autres noms. En fait, il est apparu au moment où, paradoxalement, je me suis « débarrassé » de ma recherche. Quand on apprend toutes sortes de choses sur un sujet, la tentation est forte de vouloir partager toutes ces connaissances en écrivant une pièce de théâtre et ça peut devenir très maladroit. Donc, il y a eu un moment de dépôt, où j'avais toutes sortes de données en tête. J'ai tout laissé de côté pour me demander quelle histoire j'avais envie de raconter. Rapidement, cet homme-là est né. D'une part, de mon envie de m'attarder sur un seul personnage, parce que je trouvais que c'était très pertinent par rapport au propos de cet étranger. D'autre part, j'ai eu envie de faire parler un homme pour que le dépaysement intérieur soit total. Non seulement il était loin de moi de

par sa provenance et par tout ce qu'il a traversé, mais il était loin de moi aussi parce que je suis une femme. Je trouvais ça très excitant comme

auteure de vérifier les limites et non-limites de la compassion et de l'imagination dont on se sert pour écrire sur l'autre, pour faire parler l'autre.

P.L. : *Bashir Lazhar* se retrouve dans notre système scolaire. Pour moi, ça amène deux questions : pourquoi ce contexte de l'école? Et ensuite, comment est venue l'idée que cette pièce mette en scène notre monde, où on réagit avec nos émotions, et *Bashir Lazhar*, venant d'un monde où l'on pense avec des idées?

E.D.C. : Il s'agit de rencontres à plusieurs niveaux. Il y a la rencontre d'un Algérien avec le Québec Il y a aussi la rencontre de cet homme d'idées avec l'enseignement, qui n'est pas enseignant de profession. Puis, la rencontre de l'adulte qu'il est et une classe d'enfants de 12 ou 13 ans. C'est comme une spirale de chocs qui est mise en scène, finalement. Je trouvais ça beau que ce personnage enseigne, non pas parce qu'il a lui-même la vocation de ce métier, mais comme une sorte de processus de deuil... Parce qu'on comprend au fil de la pièce que sa femme était enseignante et qu'il admirait beaucoup son travail. Je crois que c'est pour lui une façon de faire les gestes que faisait sa femme et de dire les mots qu'elle disait peut-être.

En même temps, ça me permettait d'éviter ce que j'entrevois comme un gros piège : d'en faire une espèce d'histoire à l'américaine. On peut penser à toutes sortes de films où un professeur extraordinaire débarque dans une classe et chamboule la façon de penser de l'école. Je n'avais pas envie de tomber là-dedans. Bien qu'il soit original et charismatique, Bashir ne vient pas chambouler tout le monde.

P. L. : En effet, à part certains fragments de travaux des élèves, on n'a pas vraiment idée de l'influence réelle qu'il a sur ses étudiants.

E.D.C. : Parce qu'elle est limitée, comme dans la vie. C'est très romantique cette idée que certains professeurs qu'on croise sur notre passage d'étudiant vont être très marquants, vont imprégner quelque chose en nous à jamais... Ça existe parfois,

mais les professeurs ne peuvent pas être les héros de toute une classe. Ce n'est pas vrai, c'est dans les films, comme *Les Choristes*... J'avais envie d'écrire quelque chose qui, à mes yeux, était plus près de la réalité, plus complexe, plus riche.

P.L. : Ce que je trouve très près de la réalité, c'est que l'école, dans la pièce, devient un microcosme de la confusion des valeurs qui est celle de l'Amérique du Nord en ce moment. J'aimerais que tu me parles de l'école comme métaphore et lieu de confusion.

E.D.C. : Je perçois l'école comme ça d'une manière plus flagrante depuis que j'ai des enfants d'âge scolaire. Quand je vais les reconduire et les chercher, je sens ce bain étourdissant dans lequel ils sont.

Je me suis rendu compte que, sur la liste des présences dans la classe des enfants, il y avait autant de noms à consonance étrangère que de noms québécois, sinon plus! C'est très révélateur. Elle est finie l'époque où quelqu'un pouvait faire rire de son nom. Ce n'est plus possible, il y en a trop des bizarres! Tout ça pour dire que l'école publique est devenue le milieu le plus hétérogène qu'on puisse imaginer. Forcément, j'imagine qu'avec le mélange de toutes les valeurs, les croyances, les visions du monde et les cultures, ce doit être un bain riche, mais très mêlant pour un enfant.

P.L. : Tu n'as pas écrit un monologue, mais bien des dialogues où on n'entend pas ce qu'on répond à Bashir Lazhar. Comme il parle face à nous, on a toujours l'impression d'avoir notre propre voix qui lui répond. Comment as-tu écrit? As-tu écrit des dialogues et enlevé les parties où on répondait?

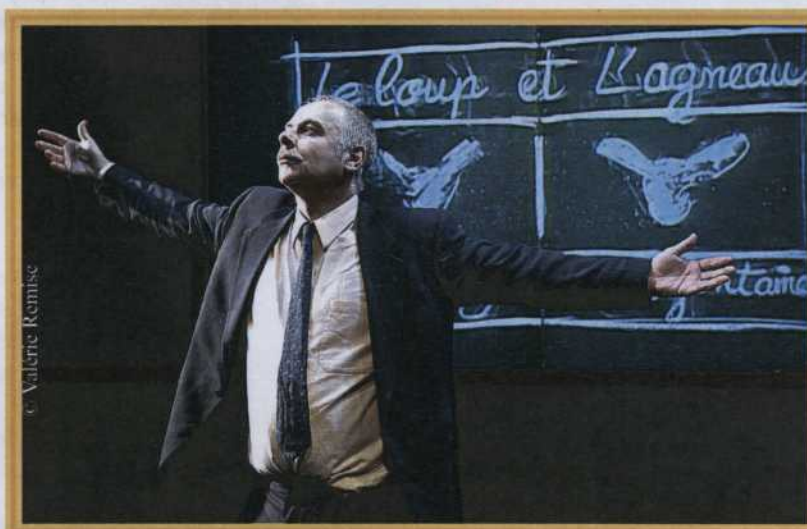
E.D.C. : Techniquement, dans la première version, il n'y avait aucun dialogue. Je savais à quoi réagissait Bashir, mais ce n'était pas écrit. Plus tard, alors qu'on était en répétition avec Denis Gravereaux, on a parfois trouvé

utile que, d'une manière un peu brouillonne, j'écrive le dialogue. Ça nous permettait d'être bien certains qu'on s'entendait, l'interprète et moi, sur ce qui se passait avant qu'il réponde ou réagisse.

P.L. : Pour terminer, Denis Gravereaux donne une interprétation remarquable du personnage. En répétitions, as-tu eu des surprises?

E.D.C. : Oui, dans le sens où il a fait Bashir sien.

Au moment de l'écriture, j'avais vraiment un Algérien en tête. Denis Gravereaux n'est pas Algérien. Mais c'est ce qui est fantastique avec le théâtre, il l'a rendu à son image à lui. Maintenant, c'est très difficile pour moi d'imaginer ce personnage autrement. Tu parlais de tout ce temps qu'il y a eu entre la première lecture et la production à Montréal. Pour la première lecture, on avait fait un tel travail avec Denis et Daniel Brière, le metteur en scène, que j'avais envie de poursuivre dans les mêmes conditions pour la production. C'est pour cette raison qu'on a attendu. Je crois que ce temps d'attente a enrichi l'écriture. Et ç'a aussi été, pour Denis, un lent travail vers le personnage, étalé sur plusieurs années. Pas à temps plein, mais sur plusieurs années quand même.



© Valérie Remise

L'Algérie, pays de Bashir Lazhar

Origines

L'Algérie est un pays d'Afrique du Nord, d'une région qu'on appelle le Maghreb. Occupé depuis la préhistoire par des populations berbères, il a été conquis par des arabos-musulmans, principalement des Turcs de l'Empire Ottoman. À partir du huitième siècle, les citoyens de ce qui deviendra l'Algérie adoptent progressivement la langue arabe. Le nom arabe de la principale ville de ce territoire, El Djazaïr, qui signifie « les îles », a donné Alger et Algérie en français.

La colonisation française

Ce sont donc les Français qui ont donné son nom à ce pays, parce qu'il l'ont colonisé à partir de 1830. La colonisation française a été brutale et extrêmement pénible pour les Algériens, considérés comme des citoyens de seconde zone, des « indigènes ». Des dizaines de milliers de Français s'y installent et y occupent différentes fonctions, la France y édifie une administration et met en place des infrastructures. Les Algériens semblent accepter leur sort, mais les mouvements de protestation commencent à s'organiser au début du vingtième siècle.

La Guerre d'Algérie

Ce qu'on a appelé la « Guerre d'Algérie » est le mouvement de libération du peuple algérien auquel la France opposa une violente riposte. Les conflits se sont déroulés entre 1954 et 1962, pour se terminer avec l'indépendance de l'Algérie. On estime qu'il y aurait eu un million de morts, principalement du côté algérien. Après la guerre d'indépendance, l'administration française se replie. Des dizaines de milliers de français d'Algérie sont rapatriés en France. Ce sont eux qu'on appellera les Pieds-Noirs. Le pays, malgré l'allégresse, est plongé dans le chaos. Tout est à construire.

L'ère du FLN

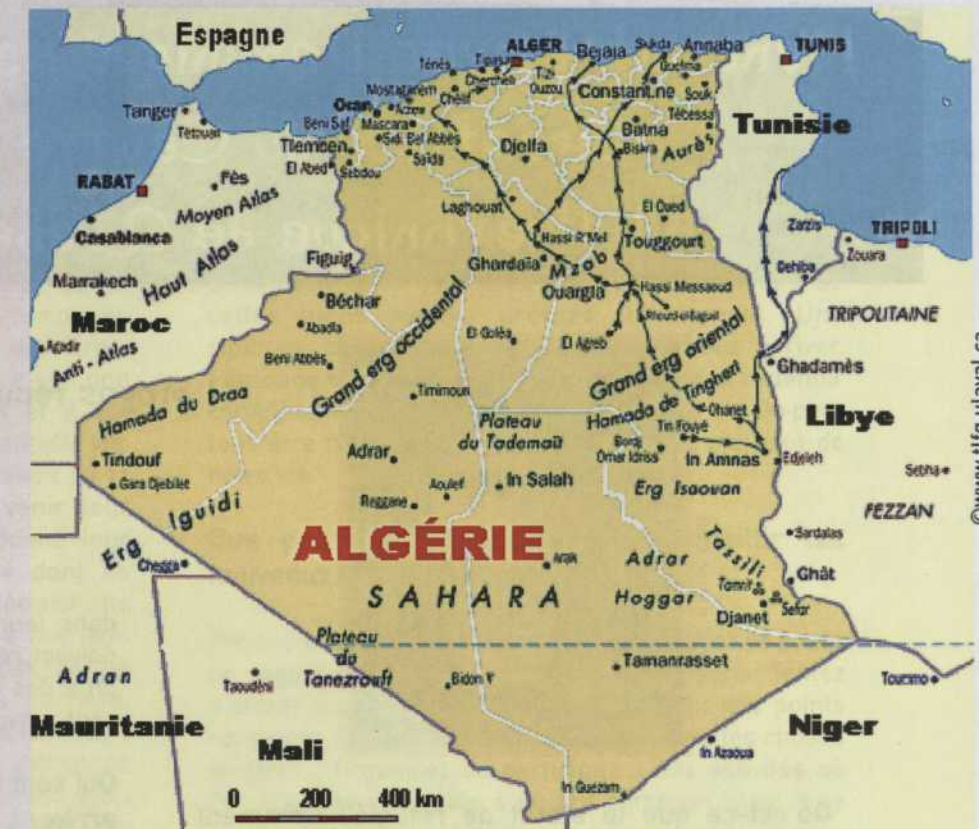
De la fin de la guerre en 1962 jusqu'en 1989, le pays est dirigé par un parti unique, le Front de libération nationale (FLN), un parti socialiste qui possède aussi une branche armée très active, qui a été l'actrice principale du conflit contre la France, l'Armée de libération nationale (ALN). Grâce à ses possessions dans le désert du Sahara, l'Algérie est riche en pétrole et en gaz. Mais la mauvaise gestion du FLN, la corruption, l'omnipotence de l'armée et le chômage font monter la tension au pays jusqu'à l'éclatement, en 1988, de violentes émeutes organisées par des étudiants qui sont violemment réprimés par l'ALN. La population se dissocie sévèrement de son armée, qui tire sur ses enfants.

La montée de l'Islam

En parallèle, l'Islam, qui avait soudé la population avant et pendant la guerre d'indépendance, va prendre un rôle politique de plus en plus important. Le pays se radicalise petit à petit, le statut de la femme se dégrade. En 1989, après avoir régné sans partage pendant trente ans, le FLN ne peut plus contenir le mécontentement et doit autoriser la formation de d'autres partis politiques. Au début de 1990, près de quarante formations politiques – certaines bien éphémères – voient le jour. Le Front Islamique du salut (FIS) prend le pouvoir aux premières élections multipartites de 1990, mais sans pouvoir l'exercer, empêché par l'ALN. Différents facteurs ont entraîné la montée de l'Islamisme en Algérie, entre autres le chômage, l'exode rural, le malaise social, l'influence des mouvements religieux étrangers et une aide financière fournie aux organisations islamistes par l'Arabie Saoudite.



Photo de la guerre d'Algérie (1954-1962)



Violences

Depuis la fin des années 1990, une guerre sans merci oppose les forces gouvernementales et islamistes, qui veulent instaurer un état islamique par la force. En 1999, on estimait à 100 000 le nombre de morts de cette guerre civile qui ne dit pas son nom. Lorsque Bashir Lazhar dit dans la pièce qu'il « n'est pas pratiquant et que ça ne plaît pas à tout le monde », il identifie clairement ceux qui sont une menace pour sa vie et celle de sa famille. Et lorsqu'il parle d'un « village assassiné » ou que la bande sonore du spectacle fait référence à des femmes égorgées, il s'agit d'événements réels. Par exemple, le 22 avril 1997, quatre-vingt-treize personnes, dont plusieurs dizaines de femmes et d'enfants, sont tués à l'arme blanche à Haouch Boukhelef Khemisti, au sud d'Alger. Un des carnages les plus tristement connus est celui de Benthalha, à trente kilomètres d'Alger, où, le 22 septembre 1997, près de 400 personnes sont assassinées. À chaque fois, il est difficile d'identifier les responsables, entre les services secrets algériens, les terroristes islamistes, les milices indépendantes et même le gouvernement et son armée.

L'élection d'Abdelaziz Bouteflika à la présidence en 1999 a suscité un vif espoir. Il terminera son deuxième mandat en 2009 sans avoir pu réussir à diminuer l'incertitude et l'inquiétude.

Rencontre avec Dominique Lachance

directrice du Centre Multiethnique de Québec



© Karine Côté

Qu'est-ce que le statut de réfugié? Comment l'obtient-on?

Il y a différents types de réfugiés, dont ceux qui ont transité par un pays tiers et ceux qui proviennent d'un pays source. Dans ces cas-ci, ils ont demandé la protection qui leur a été accordée selon la Convention de Genève et leur statut leur a été reconnu à l'étranger. Lorsqu'ils arrivent au Canada, ils deviennent résidents permanents. Ceux que nous appelons les « demandeurs d'asile », par contre, parviennent ici après avoir quitté leur pays, souvent en cachette pour se protéger, et font leur demande sur place.

Quand les demandeurs d'asile arrivent ici, ces gens sont dans un état de stress intense. Ils arrivent sans trop savoir à quel saint se vouer. On doit commencer par répondre à leurs besoins primaires (ont-ils un logement? quelque chose à manger?). Puis, on procède à la demande d'asile. C'est un processus qui peut être assez long, il faut contacter des avocats, et ça prend facilement deux à trois ans, parfois plus. Tout se joue lors de l'interrogatoire, qui dure une demie à une journée. Ce qui est très stressant pour le demandeur. Et pour cause, comment bien expliquer son histoire, surtout dans une langue qu'on ne connaît pas ou qu'on maîtrise mal? Il ne faut rien oublier et ne pas se tromper. S'ils sont refusés, il n'y a pas d'appel possible et le taux d'acceptation est relativement faible. Quand tous les recours sont épuisés, c'est l'expulsion, parfois dans des pays limitrophes et aussi parfois

propos recueillis par Renée Champagne

dans leur pays d'origine. Que se passera-t-il s'ils doivent retourner dans leur pays d'origine? Souvent, on a des craintes sur le sort réservé à ces gens qui sont renvoyés.

Qui sont les réfugiés pris en charge par l'état qui arrivent dans la région de Québec? D'où viennent-ils?

Il y a une grande variation d'une année à l'autre. Malheureusement, cela suit les vagues de problèmes dans le monde... On a accueilli des Bosniaques, des Afghans, des Irakiens, des Kurdes, des Colombiens. Depuis un an, on ouvre nos portes à des réfugiés qu'on appelle « à besoin élevé », qui ont séjourné très longtemps dans des camps. Nous avons accueilli des réfugiés birmans et bhoutanais, qui ont vécu pendant des dizaines d'années dans des camps situés dans des pays limitrophes à leur pays, dans des conditions extrêmes, et qui n'ont aucune possibilité de retour chez eux.

Une fois arrivés ici, à quels principaux défis les réfugiés font-ils face?

Les gens ont quitté leur pays pour sauver leur vie, souvent de façon très abrupte, en laissant leur famille, leurs enfants derrière... Ils ne savent pas ce qui attend leurs proches. Et ils ignorent le temps que cela prendra avant qu'ils les revoient une fois qu'ils seront acceptés en tant qu'immigrants, s'ils sont acceptés... Ils vivent dans l'inconnu. Ils se retrouvent dans un milieu totalement différent du leur, ils sont seuls, isolés. Ils ne savent pas à qui faire confiance. On ne leur a pas expliqué comment leur intégration se déroulerait, ils le découvrent une fois sur place. Leur situation est très anxiogène.

En arrivant ici, ils se retrouvent un peu comme des enfants qui ont des apprentissages de base à faire. Ce qui n'est pas facile, puisqu'ils se sentent parfois totalement dépendants des organisations qui les aident, surtout s'ils ne parlent pas la langue. Une situation qui peut devenir très frustrante... Ils sont à la fois contents d'avoir enfin un avenir, sans avoir constamment à se soucier du lendemain, de la nourriture, de la sécurité, mais en même temps, ils restent très attachés à ce qu'ils ont laissé derrière... Lorsqu'ils sont séparés de leur famille, c'est une partie d'eux-mêmes qui demeure là-bas et il est difficile pour eux de vivre pleinement leur nouvelle vie. Certains nous confient même que s'ils avaient su la difficulté, voire l'impossibilité de faire venir leur famille auprès d'eux, ils auraient abandonné leur projet d'immigration. Malgré la sécurité dont ils jouissent ici, ils remettent en cause leur décision. Ils se disent : « Comment je peux manger à ma faim quand je sais que ma mère ne mange pas? ». Le grand obstacle, c'est laisser les autres derrière, quitter une culture, des amis, des façons de faire, une identité, un métier... En réaction à ces difficultés d'adaptation, les gens se replient parfois sur eux-mêmes pour conserver le peu de ce qui reste de leur ancienne vie. Les enfants s'adaptent relativement vite, ils veulent se faire des amis, ils veulent s'intégrer... Ça peut être confrontant pour les parents. Les enfants apprennent plus facilement le français aussi, ce qui déséquilibre sensiblement les rôles familiaux.

La plupart s'en sortent très bien une fois la période d'adaptation passée. Le processus suit une sorte de balancier. Au début, c'est « tout nouveau tout beau » puis, après un certain temps, ça devient « ah non, je ne veux rien savoir de cette culture-là », puis,



**Centre multiethnique
de Québec**

En activité depuis bientôt 50 ans, le **Centre multiethnique de Québec (CMQ)** est un organisme d'accueil et d'aide à l'établissement non gouvernemental et non religieux. D'œuvre caritative regroupant des dames qui allaient servir le thé aux nouveaux arrivants à la Gare centrale de train, le CMQ s'est transformé au fil du temps pour devenir ce qu'il est actuellement. Aujourd'hui, le CMQ a un mandat exclusif avec le Ministère de l'immigration du Québec pour l'accueil et

l'installation des réfugiés pris en charge par l'État. Le CMQ vient également en aide aux travailleurs qualifiés, aux demandeurs d'asile et aux immigrants parrainés.

Pour plus d'information sur le CMQ ou pour devenir bénévole : centremultiethnique.org

Vous trouverez également de l'information sur les organismes venant en aide aux nouveaux arrivants en visitant le site Internet de la Ville de Québec (ville.quebec.qc.ca/immigrants/index.aspx)

finalement, une certaine harmonie s'installe. Le principal défi, pour les nouveaux arrivants, est de trouver cet équilibre entre leur vie d'avant et la vie ici. Et il faut comprendre que les gens ne recommencent pas leur vie, ils la poursuivent. Ils étaient quelqu'un avant d'arriver. Il y a eu une période difficile, ils arrivent, ils s'ajustent et ils continuent. Cependant, ils continuent dans des voies peut-être différentes de celles qu'ils avaient prévues initialement. Une situation de ce genre pourrait tous nous arriver. Personne n'est à l'abri d'un choc où l'on doit redéfinir complètement ses priorités, son projet de vie. On peut tous être réfugié de quelque chose à un moment de notre vie.

Que peut-on faire pour bien accueillir les nouveaux arrivants du voisinage?

Premièrement, enlevez vos lunettes! Essayez de poser un regard différent, de comprendre les gens. Tentez d'entrer en relation avec eux en trouvant des points communs : les enfants, la cuisine, le sport, les choses simples... Organisez ou participez à des activités où l'on travaille ensemble à un but commun, c'est à ce moment-là que les différences s'amenuisent un peu. Et il faut surtout être honnête, il faut respecter l'autre, mais aussi se respecter soi-même. Par exemple, lorsque surgit un conflit, il vaut mieux s'exprimer tout de suite et trouver des compromis afin d'éviter que la situation dégénère.

Finalement, il est faux de croire que l'immigration coûte quelque chose à la société. Au contraire, ça enrichit la société à tous les niveaux! Ça fait rouler l'économie! Les immigrants ouvrent des commerces, embauchent des gens, paient leurs taxes, louent des appartements, achètent des maisons... Ce sont des citoyens à part entière.

« Il y a la rencontre d'un Algérien avec le Québec. Il y a aussi la rencontre de cet homme d'idées avec l'enseignement, qui n'est pas enseignant de profession. Puis, la rencontre de l'adulte qu'il est et une classe d'enfants de 12 ou 13 ans. C'est comme une spirale de chocs qui est mise en scène, finalement. »

- Evelyne de la Chenelière



© Valérie Remise

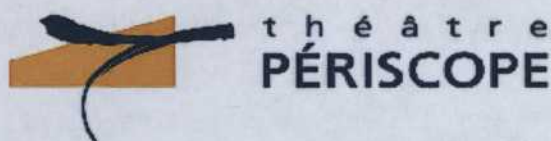
Au début du spectacle, nous entendons des immigrants se présenter, ce qui nous plonge immédiatement dans cet univers de cultures différentes.

Entre certaines scènes, nous entendons des bribes de postes radios qui parlent parfois de la guerre en Algérie, parfois avec des paroles arabes. Le monde de Bashir Lazhar nous est transmis par cet intermédiaire.

La scène est presque vide, ne contenant qu'une table, deux chaises et un tableau noir. De la même manière que Bashir recommence à zéro dans un nouveau pays, la scène est neutre et impersonnelle. Tout est à faire, à construire, à remplir de sa nouvelle vie.

Lors de certaines scènes, nous avons accès aux souvenirs de Bashir, avec des images dessinées, photos et musique arabe. Ce qu'il possède de sa famille dans son nouveau pays d'accueil réside dans sa mémoire.

En s'adressant directement à nous, le comédien installe la convention que nous sommes les élèves de sa classe, et lui le professeur devant. Les projections vidéos servent à nous guider, comme le tableau d'école sert de repères aux élèves. En plus de nous éclairer dans la succession des scènes en nous indiquant parfois le lieu, le personnage avec qui Bashir parle ou bien le titre de la scène, il nous sert aussi à observer de plus près certains moments dans son intimité, dans sa solitude.



théâtre
PÉRISCOPE

CONCOURS ACTE CRITIQUE

Aigüisez votre œil critique et sortez votre plus belle plume!

à GAGNER

GRAND PRIX 14-17 ANS :

2 semaines de camp de théâtre "vie d'artiste"
à la Maison Jaune

GRAND PRIX 18-25 ANS :

Séjour au Festival de théâtre d'Avignon
(gracieuseté du Consulat de
France à Québec)

En plus de :

- Abonnements au Théâtre PÉRISCOPE
- Abonnement d'un an à la revue de théâtre JEU
- Dictionnaire des artistes de théâtre québécois
- Laissez-passer au Musée de la civilisation
- Certificats-cadeau à la Bouquinerie de Quartier



Rédigez une critique de 300 à 500 mots sur l'une des pièces à l'affiche. Faites-la parvenir à l'adresse suivante avant le 5 avril 2010. Spécifiez vos coordonnées, votre date de naissance et le nom de votre institution scolaire (s'il y a lieu).

Concours Acte critique

939 de Salaberry
Québec G1R 2V2

ou

developpement@theatreperiscope.qc.ca



jeu
Revue de théâtre

la
Bouquinerie
de Quartier Inc.



Une codiffusion



Une production
Théâtre d'Aujourd'hui



Billetterie
2, rue Crémazie Est, Québec
Tél.: (418) 529-2183



RÉDACTRICE EN CHEF: Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

RÉDACTION ET MISE EN PAGE :

Karine Côté
Responsable du développement de public
Tél.: (418) 648-9989 poste 22
developpement@theatreperiscope.qc.ca

ENTREVUE :

Renée Champagne
Adjointe aux communications et au
développement de public
Tél.: (418) 648-9989 poste 30
info@theatreperiscope.qc.ca

RÉFÉRENCES :

DE LA CHENELIERE, Evelyne. Au bout du fil / Bashir Lazhar, Éditions Théâtrales, 2003.
www.baladoscna.ca
www.nac-cna.ca/fr/theatrefrançais/
www.centremultiethnique.org
www.tlfg.ulaval.ca

ISBN 978-2-923590-02-08

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2009

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2009

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition Féminine du Québec, de Patrimoine canadien et de la Ville de Québec.

PRO THEPER 2009.11.10 X